le reflet de la vie moderne périodique mensuel n° 26 prix : 12 F

EURO CINEMA

CANNES 75

JEANNE MOREAU
Une présidente pas comme les autres.

LES PREVISIONS DE MADAME VÉDRINE

VALÉRIE VICTIME D'UN GUET - APPENS

ISABELLE DEVANT LE DÉSIR

JOSIANE TANZILLI

AMARCORD DE FELLINI : CANNES 74
Ce fut mon jour de gloire

PRIX BELGIQUE 120 F. ITALIE 1000 LIRE

FLASHESCINÉMA

Dany, instant palpitant, vient de signer son contrat pour « Les Bidasses s'en vont en guerre » avec le producteur des Charlots, Christian Flechner. Dany Coutelier, comme ses illustres sœurs Jayne Mansfield, Anita Ekberg et Bardot, croit qu' « il importe d'être blonde. » Ce qu'elle est, elle, tout naturellement...

(Photo J.A. VILLAREJO)

UNE EXPLOSION BLONDE : DANY COUTELIER

Les blondes explosives ne manquent pas dans l'histoire du cinéma, depuis Maë Murray jusqu'à Brigitte Bardot, en passant par Jayne Mansfield, Anita Ekberg et même Marilyn Monroe qui surent toutes, à leurs heures, jouer de leurs mèches dorées. En voici une nouvelle qui incarne, suprêmement, « l'explosion blonde ». Il s'agit de Dany Coutelier, 18 ans, qui — sculpturale et souriante — s'annonce digne de ses aînées, tant par l'allure que par son potentiel de « glamour ». Elle décrocha plusieurs prix aux concours de Miss Europe, France, Monaco, etc. Annie fait mieux que de correspondre à un type actuel de jeune première. Elle incarne, avec une saveur particulière, un type de femme qui a fait ses preuves et en donnera d'autres. Disons qu'elle n'a pas scrupule d'être « belle fille » à une époque où l'on désincarne un peu trop vite la séduction. Quant à sa carrière, Dany Coutelier l'a attaquée en partenaire des « Bidasses », les joyeux Charlots : de quoi tourner un peu plus la tête à ces remuants hurluberlus ! Déjà d'ailleurs d'autres propositions affluent vers Dany de Rome, de Berlin, de Londres et de Paris bien sûr. Après « Les Bidasses s'en vont en Guerre », Dany est la prochaine partenaire d'Andréa Ferreol, Claude Piéplu et Michel Serrault. Mais le rêve de notre « explosion blonde », qui chante et danse aussi, et parle couramment l'anglais, c'est de jouer une comédie musicale dans le style de « West-Side Story », le film de Wise qu'elle a vu plus de douze fois.

EURO CINEMA

FLASHESCINÉMA

EDY WILLIAM

Souvenez-vous... Cannes 1974

Edy Williams, *l'une des reines du nouveau glamour américain, s'est vue pressentie pour donner des cours de sexualité dans une Université (libre) américaine. Wedy a haussé les épaules : « Je veux bien ! Mais alors, je me contenterai de paraître en slip devant les étudiants. J'estime, en effet, que ma personne en dit plus long sur ce chapitre que toutes les conférences possibles et imaginables ! »*

UNE EXPLOSION ANATOMIQUE SUR LA CROISETTE

«Je suis contre l'atomisme, mais pas du tout contre l'anatomisme!» nous a dit Edy William, la plus sensuelle des vedettes d'Hollywood. On sait qu'Edy, épouse d'un producteur américain à succès, a ému tous les Etats-Unis dans «Les Sept Minutes», un sex-suspense où elle fait en sorte, en ce bref délai, d'atteindre au septième ciel. Edy, d'autre part, a récemment scandalisé les douaniers de Berlin en y arrivant «topless», et en simple mini-slip sous son vison. «Mais, dit-elle, Eve, notre mère à toutes, m'a donné l'exemple du naturel et l'horreur de la pudeur fabriquée.»

par Janine Freydefont

A une époque de l'année où d'aucuns rêvent de cimes neigeuses et de conjuguer le verbe skier, « Nus dans la neige », le film de George Zervoulakos est tout à fait d'actualité. Nous dirons même d'une actualité vertigineuse ! Dans d'admirables paysages de Macédoine, il nous conte un conflit d'amour des plus explosifs, à la mode paysanne. C'est-à-dire que les passions y sont excessives, mais terriblement vraies. Tandis que la solitude immaculée entoure les personnages, une mère (Emilie Ypsilanti) se meurt de jalousie parce que sa fille, Agnès, (Alice Zannoy), détourne d'elle le jeune homme sur lequel elle a jeté son dévolu, Alex (Cristos Spyropoulos)... Bientôt, cette femme proche de la nature est transformée en louve. Elle se met à haïr sa fille, et d'autant plus que celle-ci prend des allures de hippy. Son corps assoiffé d'amour appelle vengeance. Et, alors que c'est Noël et que la montagne prend une splendeur irréelle, la mère découvre le jeune couple : Agnès et Alex sont nus dans la neige. Ce spectacle de beauté laissera-t-il la femme indifférente ? Aura-t-elle pitié ? Déjà, elle a pris une arme et vise les deux amoureux qui, tels Adam et Eve, chauds de leur passion s'ébattent dans la paisible nature. Le sang ne tardera pas à couler. Mais quel corps tachera de rouge le blanc paysage ?

Souvenez-vous... Cannes 1974

Femmes/Films : c'est ainsi qu'a été annoncé le premier Festival international de Films de Femmes. Il a été donné, avec succès au Gaumont-Rive Gauche et comportait longs métrages, documentaires, « underground », films d'animation, etc. On a pu revoir, entre nombre d'inédits, « Daddy », de Niki de Saint-Phalle, « Feu de Paille », de Margarethe von Trotta et V. Shlöndorff, « Les petites Marguerites », de Vera Chytilova, « Kati », de Marta Meszaros, etc. Une journée vidéo, avec bandes réalisées par des femmes de divers pays, compléta la manifestation, animée par de nombreuses cinéastes-femmes. A quand le festival Hommes/Films, promulgué par le M.L.M. ?

Jean-Christophe Averty *reproche quelque peu à la télévision de ne pas lui laisser les coudées plus franches : question gros sous, évidemment. Il compte nous montrer ce qu'il sait faire, quand il le peut, dans un film pour le cinéma basé sur les mémoires d'Alain Bernardin, le directeur du Crazy Horse Saloon. Il s'agit d'une comédie musi-Là, l'ex-enfant terrible de la télé nous donnera du sexy-moulinette à cœur joie.*

Frank Sinatra, bien que son étoile ait pâli à l'écran, ne se déplace pas pour rien : montant de son cachet pour un gala au Palais des Congrès de la porte Maillot : 40 millions d'anciens francs. « Ah ! si seulement Frankie m'avait fait cadeau de cette somme pour faire le film dont je rêve ! » nous disait un jeune cinéaste plus ou moins maudit... et talentueusement modeste.

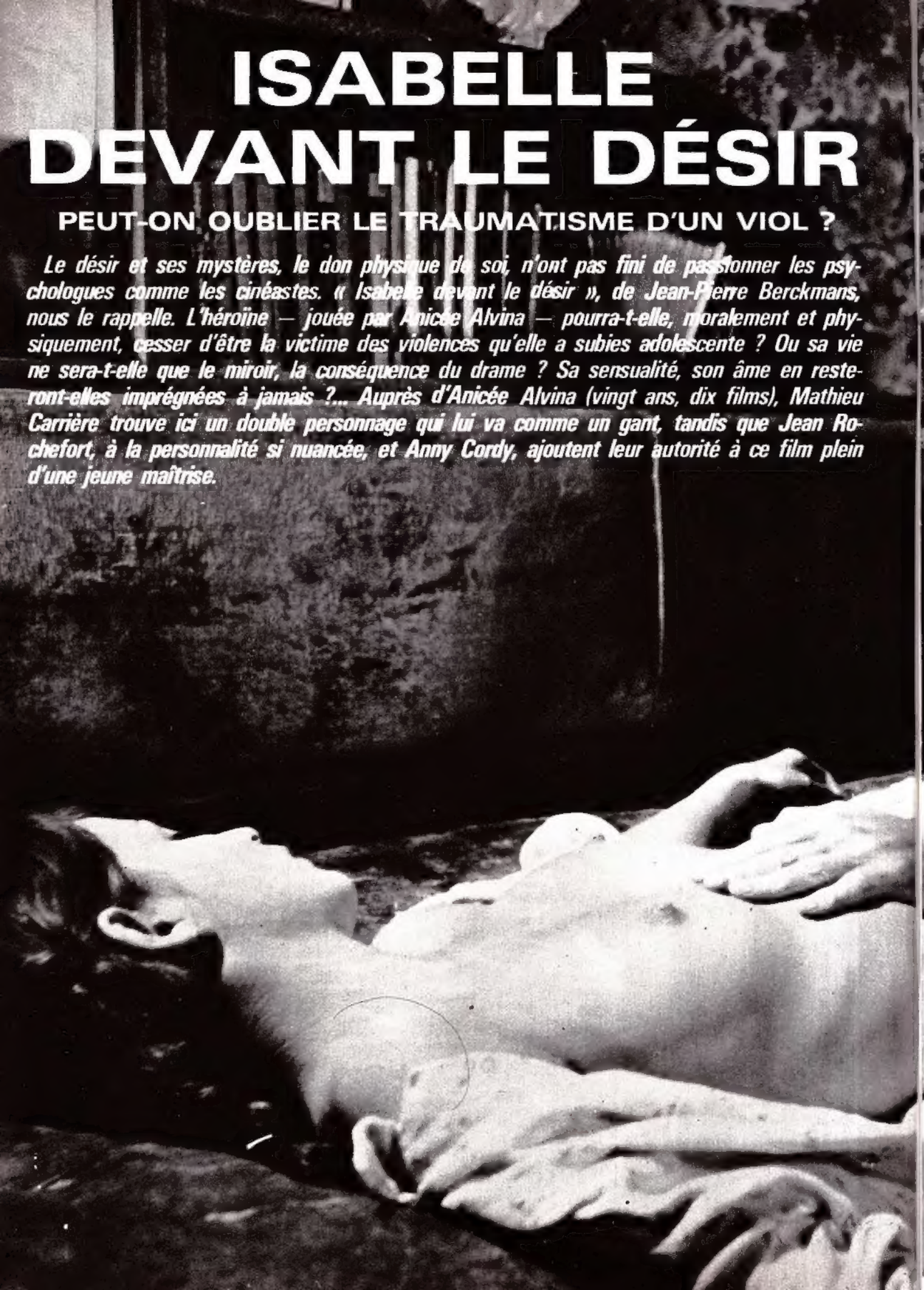
Sean Connery *vient de subir le foudres de Cupidon : il a dit oui officiellement, à Casablanca, à Michèle Roquebrune, Française du Maroc, Michèle qui a 39 ans et se fait forte de maintenir dans les liens conjugaux le plus célèbre des Bond — ce que n'a pas réussi évidemment son ex-épouse Diane Cilento.*

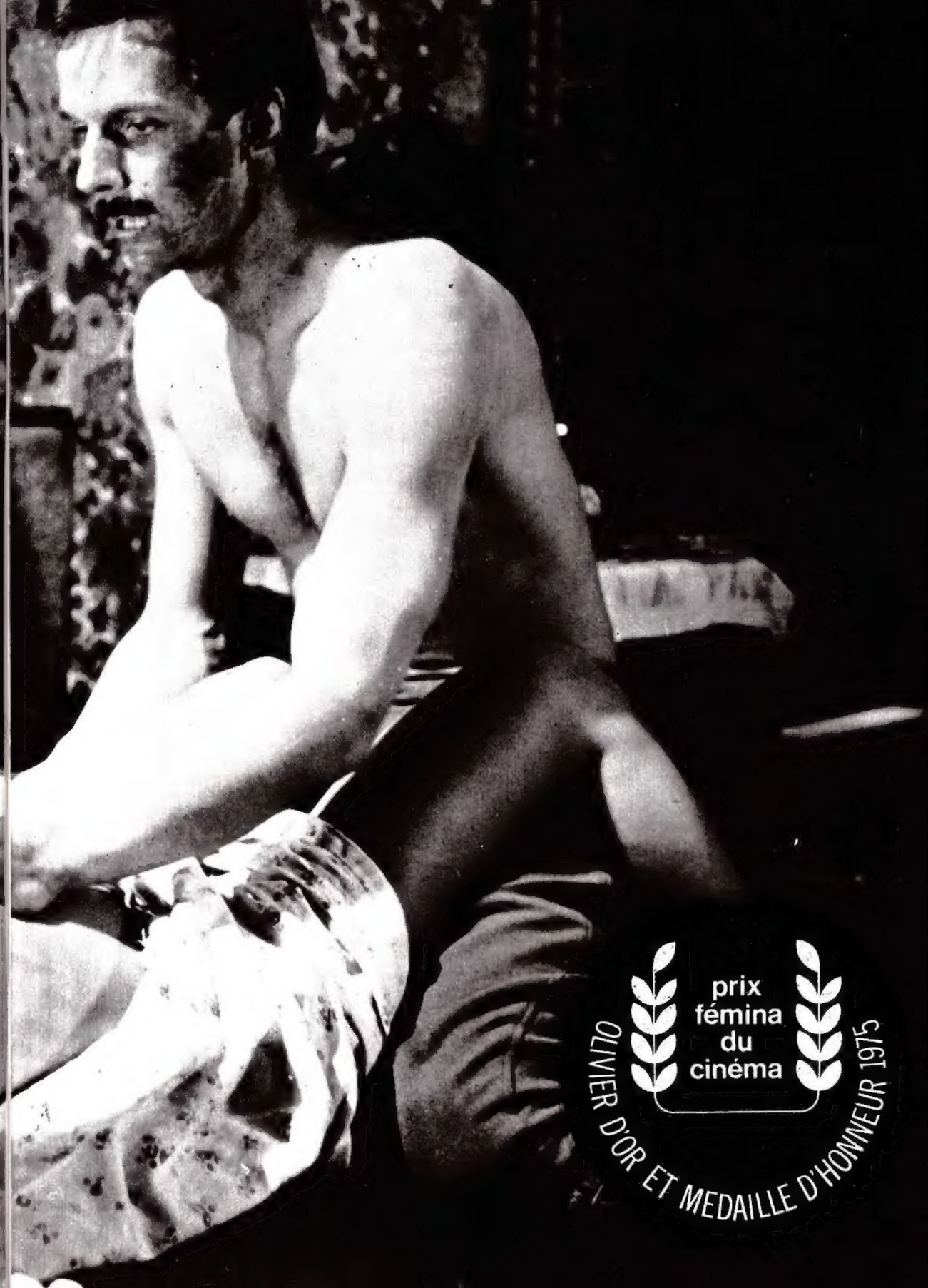
Dans « Nus dans la Neige », Cristos Spyropoulos (héros de « L'Amour à cheval ») désire la fille (Alice Zannoy) après avoir été l'amant de la mère. Et le drame éclate.

ISABELLE DEVANT LE DÉSIR

PEUT-ON OUBLIER LE TRAUMATISME D'UN VIOL ?

Le désir et ses mystères, le don physique de soi, n'ont pas fini de passionner les psychologues comme les cinéastes. « Isabelle devant le désir », de Jean-Pierre Berckmans, nous le rappelle. L'héroïne — jouée par Anicée Alvina — pourra-t-elle, moralement et physiquement, cesser d'être la victime des violences qu'elle a subies adolescente ? Ou sa vie ne sera-t-elle que le miroir, la conséquence du drame ? Sa sensualité, son âme en resteront-elles imprégnées à jamais ?... Auprès d'Anicée Alvina (vingt ans, dix films), Mathieu Carrière trouve ici un double personnage qui lui va comme un gant, tandis que Jean Rochefort, à la personnalité si nuancée, et Anny Cordy, ajoutent leur autorité à ce film plein d'une jeune maîtrise.





Marylin Monroe, violée à neuf ans, en fut traumatisée toute sa vie. Nombre de psychiatres voient dans ce fait les troubles dont souffrit la vedette, — laquelle ne cesse, par les divers symboles qu'elle représente, sur le plan actrice ou personnalité humaine, d'inspirer chroniqueurs, écrivains, et même les romanciers... L'héroïne d' « Isabelle devant le Désir », elle aussi, reste marquée par l'agression brutale dont elle a été la victime adolescente, presque enfant encore. A la fin de la deuxième guerre mondiale, c'est un officier allemand qui lui impose ainsi sa loi. Et cela, ajouté au suicide de son père, rend la jeune fille, — interprétée par Anicée Alvina, — particulièrement vulnérable.

Le drame d'Isabelle a été suivi par une caméra psychologiquement infaillible par Jean-Pierre Berckmans : à 29 ans, après _« La Chambre rouge »_ avec Maurice Ronet et un moyen métrage intitulé _« La Longue Marche de Jean-Luc Godard »_, Berckmans réalise là son deuxième grand film, d'après le roman de Maud Frère _« La Délice »_.

LA PEUR OU LE PLAISIR ?

Isabelle, cinq ans après le viol, mène une existence sans surprise entre sa mère — Annie Cordy -, le patron de la boutique où elle travaille, Monsieur Vaudois — Jean Rochefort — et son amie Yvette. Un jour, elle rencontre Luc — Mathieu Carrière — qui est un fils de diplomate, assez snob. Mais elle n'échappe pas à son pouvoir de séduction, et il parviendra, peu après, à l'entraîner dans un hôtel des dunes, car l'action se situe, pendant les années 30, dans une petite station balnéaire.

— *Isabelle, explique Berckmans, n'a pas suivi Luc sans hésitation. Évidemment, le désir de l'homme est pour elle quelque chose de fascinant et de terriblement inquiétant à la fois. Les souvenirs du viol dont elle a été victime l'assaillent. Elle se crispe d'abord, et Luc peut se demander s'il parviendra à la faire "sienne". Mais, dominant son angoisse, elle s'abandonne à l'étreinte.*

Entre Isabelle et Luc, issus de milieux très différents, les rapports se détériorent rapidement. L'acte de l'Allemand continue de motiver nombre de réactions de la jeune fille. Elle finit par avouer à Luc qu'elle a été violée. Mais, refusant de la croire, jugeant son trouble suspect, celui-ci l'accable de suspicion. Il l'accuse même de s'être donnée à l'officier, après l'avoir provoqué. Il y a une dispute très violente entre eux.

— *La façon de se comporter d'Isabelle est d'autant plus explicite, commente Berckmans, que le personnage de l'officier est joué aussi par Mathieu Carrière. Il se crée ainsi une ambiguïté, qui éveille en Isabelle, des résonances profondes, des rapprochements précis, une sorte d'hallucination ou d'envoûtement. Elle n'est plus que désarroi, de nouveau marquée par le désir et la violence.*

Monsieur Vaudois, au magasin n'est pas sans remarquer la conduite étrange d'Isabelle. Il la sent déboussolée. Alors qu'il lui rend visite pour tenter de l'aider, un soir elle lui conte son aventure avec Luc, les raisons de leur rupture. Très ému, Vaudois tente de la consoler. Mais il semble bien qu'Isabelle, désormais, soit le jouet d'une fatalité : elle se meut malgré elle dans un climat érotique. Vaudois et elle feront l'amour passionnément. Pourtant, alors qu'elle espère que son amant partira avec elle, la jeune fille est de nouveau déçue : comment pourrait-il abandonner sa femme malade et ses affaires ? En fait, si Vaudois agit ainsi, c'est parce que son épouse détient la bourse, propriétaire en plus du magasin. Isabelle

sera renvoyée. C'est alors que, livrée à la solitude, elle verra son destin prendre son véritable sens : ce destin la voue-t-elle inévitablement au malheur, à être la proie des hommes, ou bien, au bout d'un chemin difficile, y a-t-il un espoir de plénitude, d'équilibre, d'amour ?

Anicée Alvina — interprète de « **Glissements progressifs du Plaisir** » et de « **Le Jeu avec le Feu** », de Robbe-Grillet, — à vingt ans est déjà l'héroïne d'une dizaine de films. Nous allons la revoir dans « **Une Femme fatale** », (titre provisoire), de Doniol-Valcroze, après qu'elle ait tourné en vedette en Angleterre « **Deux amants qui s'aiment** », de Lewis Gilbert. Elle est, avec Nathalie Delon, en tête des comédiennes étrangères au Japon.

MATHIEU CARRIÈRE : UN ACTEUR « DIFFÉRENT »

Mathieu Carrière, avec une personnalité très sûre, un ton qui n'est qu'à lui, s'est spécialisé dans les personnages singuliers, romantiques et redoutables parfois : citons seulement, dans un tableau de chasse éblouissant pour son âge : « **Malpertuis** », « **L'Homme au cerveau greffé** », « **La jeune fille assassinée** ». Il s'est plu à camper deux personnages dans « **Isabelle devant le Désir** » :

— C'est ce qui m'a le plus intéressé. Les contradictions, les antipodes de ces deux rôles. L'officier qui viole la fille, c'est l'élément de violence, tandis que Luc, le jeune type riche, c'est le faible déterminé par sa classe sociale, par son père, plutôt que par ses propres actions et par sa volonté. Pour moi, qui cherche dans un rôle mes propres phantasmes, ajoute Carrière, ou même mes névroses, je pense que c'est là un moyen de les comprendre, c'est merveilleux. De plus, à Blankenberge, où nous avons tourné, tout m'a rappelé les années 50, les films avec James Dean, les couleurs un peu « kitsch ». C'est tout à fait l'ambiance de l'histoire du film, si proche et déjà si lointaine. On retrouve le sens du quotidien dans chaque détail, dans la manière de sortir une voiture de cette époque, et même dans les ridicules petites lunettes que l'on portait alors.

Entre les prises de vues, Mathieu montra qu'il est très expert au billard, le vrai : à trois billes.

— *J'aime jouer, avoue-t-il, que ce soit au billard, aux échecs ou à la roulette. Il y a là quelque chose de grisant : prendre les règles artificielles plus au sérieux que la vie.*

Et pourtant, le jeune acteur ne cache pas que l'échec humain l'intéresse. C'est pourquoi sans doute il aimerait jouer Hamlet :

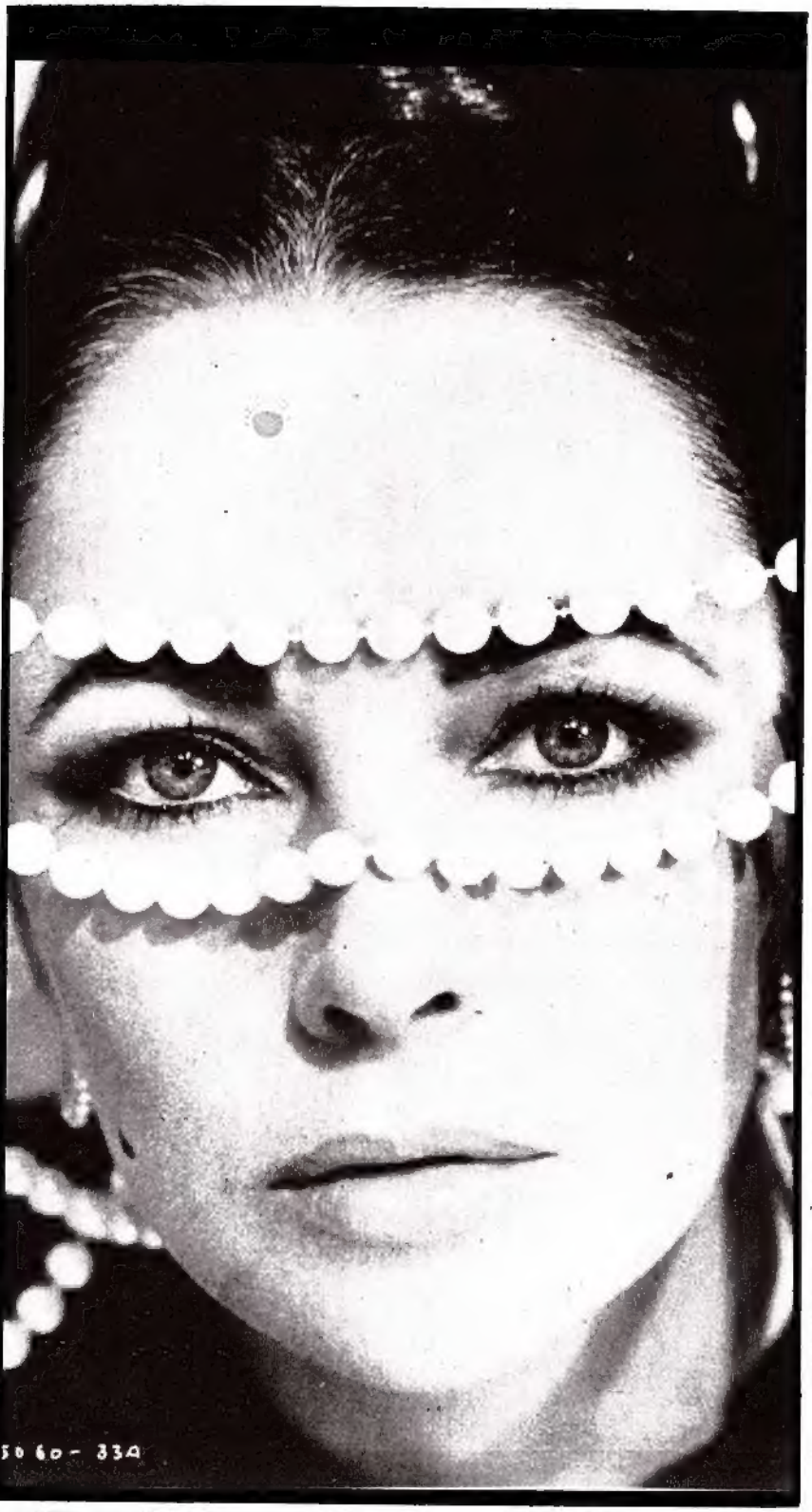
— *Hamlet et tous les héros qui échouent. Il y a pour moi une attraction étrange dans la destinée de ceux qui, ayant eu le pouvoir, le perdent, qu'il s'agissent de rois après les révolutions, d'hommes qui ont cru avoir l'amour absolu, ou posséder la fortune à tout jamais... A travers l'échec, on peut voir la vérité de son curactère. Après avoir perdu Isabelle, Luc se connaît mieux. Il y a en lui un côté assez tragique qui est très intéressant.*

Quant à Jean Rochefort-Vaudois, il déclare :

— *J'aime bien coller à mes personnages. C'est pourquoi, en sentant quel plaisir j'aurais à travailler avec Jean-Pierre Berckmans, je lui ai demandé de modifier quelque peu Vaudois : et cela par coquetterie personnelle. Au départ, il était un peu médiocre dans son comportement vis-à-vis d'Isabelle. Il la séduisait par faiblesse, par désir, par lâcheté. Il est devenu un personnage plus consistant, plus séduisant, nourissant un sentiment réel pour elle. Ce qu'il ne peut pas faire, c'est quitter sa femme. C'est un peu le drame des hommes de 40 ans. Comment tout reprendre à la base sans se retrouver dans l'impasse ?*

LES NOCES DE CENDRE :

UNE EXTRAORDINAIRE CRÉATION DE LIZ TAYLOR APRÈS L'EFFONDREMENT DE SON MARIAGE AVEC BURTON



— Quel est exactement le caractère de cette amoureuse ?...

— Celui d'une femme qui, au départ, a été comblée par la vie. Elle a épousé un homme plein de fougue, qui l'a adorée, a réussi dans les affaires, et elle a été à l'unisson avec lui pendant des années. Et puis, soudain, elle s'est aperçue qu'il la délaissait. Bientôt, atterrée, elle s'est vue devant cette crainte, dans cette impasse : qu'il la lâche pour une femme plus jeune. Et cela malgré leur ancien bonheur, malgré la fille (maintenant séparée d'eux) qu'ils ont eue ensemble. Son drame : avoir vieilli.

Liz Taylor dans un de ses plus beaux rôles

L'héroïne de « Noces de Cendre » va-t-elle accepter d'être rejetée, simplement traitée en amie familière par celui qui est tout pour elle ? Non. Elle va lutter. Elle le veut de nouveau tout entier, corps et âme. Et pour cela, que faire d'autres sinon retrouver sa fraîcheur, sa beauté enfuies ?

— Alors, dit Liz Taylor, elle part pour l'Europe, sous le prétexte de voyager, et nous la retrouvons dans une luxueuse clinique, où elle va subir mille morts pour rajeunir son visage, sa taille, perdre toute trace d'embonpoint, de relâchement musculaire. L'établissement de chirurgie esthétique, luxueux, est fréquenté par des maniaques du rajeunissement ; ils viennent puis reviennent là comme s'ils couraient après ce bien fabuleux, la jeunesse. Ils subissent des tortures pour se retrouver, croient-ils, comme à vingt ans ou à trente, alors qu'ils en ont quarante-cinq ou soixante. Leur cœur, leur expérience de la vie change-t-elle, en même temps qu'ils rajeunissent ? Non, malheureusement. Et là est le handicap : on fait tirer ses peaux, mais le cœur, l'esprit restent malades et ridés...

Le gigolo consolateur

Quand elle revient à elle, après l'opération, ou plutôt après toutes

Non ! s'écrie Liz Taylor. Je ne suis pas de ces femmes qui sont hantées par leur beauté ! Je ne suis pas de celles qui, avec une voracité de rapace, essayent coûte que coûte de retenir leur jeunesse. J'ai d'ailleurs toujours su voir mes défauts. Je les ai même décrits, dans la presse, avec une franchise qui a sidéré nombre de gens. Et si j'ai accepté, dans « Noces de Cendre », le personnage de cette femme qui se fait « remonter les peaux », comme on dit, c'est parce qu'il n'est pas celui d'une vaine et futile coquette. Elle a recours au lifting *parce qu'elle vit un drame humain. Elle veut, coûte que coûte, garder l'amour du seul homme qu'elle ait aimé : son mari.*

les noces de cendre

La femme délaissée pourra t elle, grâce à la chirurgie esthétique, « oublier des ans l'irréparable outrage ? »

les opérations qu'elle a subies, grâce à un scalpel particulièrement habile, l'héroïne de « Noces de Cendre est terrorisée ; elle est toute tuméfiée, comme couturée ; elle a l'air d'un monstre. Le chirurgien et un pensionnaire de la clinique (coutumier, lui, du lifting) ont beau la rassurer, elle craint de ne jamais retrouver apparence normale. Et puis les jours passent. Un matin, la femme, dans le miroir, voit son visage d'antan, celui qu'elle croyait irrémédiablement perdu. Tout aussitôt elle pense à l'homme qu'elle a laissé en Amérique, et pour lequel elle a subi toutes ces affres. Au téléphone, elle lui demande de venir la rejoindre à Cortina d'Ampezo : elle veut être sûre, grâce à son rayonnement retrouvé, de le reprendre. Liz Taylor explique :

— Au fond, elle sait qu'elle se fait des illusions. Une femme proche de la cinquantaine, opérée du visage et du corps, même si elle est redevenue belle, ne peut se comporter exactement comme une femme de vingt ou de trent ans. J'ai fait en sorte qu'on sente cela, dans le film de Larry Peerce. D'ailleurs, la pauvre femme est déçue ; son mari la désole en retardant sa venue ; et, ayant vu fortuitement sa fille, elle n'a pas trouvé auprès d'elle le soutien moral qu'elle attendait. Dans la luxueuse station de sports d'hiver, elle flotte à vau-l'eau, terriblement seule, avec sa beauté inutilisable. Et, pour échapper à la solitude, elle accueille chez elle un garçon qui vit de ses charmes. Pourtant, pas une seconde, elle n'a cessé d'être à son mari, toujours en Amérique ..

— Ce dernier l'abandonne-t-il définitivement, après des années d'union heureuse ?

— Non ! explique Liz Taylor. Il n'a pas cette cruauté directe ; il garde beaucoup d'affection pour sa femme vieillie ; mais, même lorsqu'il la revoit transformée, rayon-

Si Liz est redevenue si belle, dans le film de Larry Peerce

Entre Liz Taylor et Henry Fonda, c'est la rupture, le douloureux divorce...

La femme abandonnée trouvera t elle quelque consolation avec des amours de hasard?
Elle essaye d'oublier son drame, dans les bras d'Helmut Berger.

Même sa fille n'est plus la même avec elle, depuis que l'héroine de « Noces de Cendre » s'est fait « remonter les peaux »...

nante, il n'oublie pas son âge réel. Il en aime une autre et la dernière soirée qu'ils passent ensemble est un fiasco : leurs « noces de cendre ». Désormais, la femme, contrainte au divorce, sera l'une de ces voyageuses mélancoliques qui errent d'une capitale à l'autre, dans un esseulement profond, chronique, que sont incapables de peupler des rencontres décevantes d'hommes intéressés

Liz Taylor ajoute :

— Ce fut passionnant et douloureux de devenir cette femme. Je sentais profondément son drame, je la plaignais. C'est un personnage bouleversant et romantique : le metteur en scène Larry Peerce l'a parfaitement saisie, explicitée. Je la plains, oui, et en même temps je la juge un peu lâche : elle ferait mieux de regarder la vérité en face, et de prendre son parti d'un amour qui se meurt.

Liz Taylor retrouve ici la veine, la conviction de ses meilleures créations : « Soudain l'été dernier », « Boom », « Cérémonie » : elle livre beaucoup d'elle-même devant la caméra, exactement comme si le drame de « Noces de cendre » la concernait. Avec cette différence : que, même si sa vie sentimentale s'effondre en ce moment, tout comme celle de l'héroine qu'elle incarne si bien, sa beauté, elle, reste intacte.

L'éclat de Liz Taylor est tel, dans certaines séquences, que force est de reconnaître qu'elle n'a jamais été plus radieuse. Mais elle a étonnamment bien marqué les tourments, les espoirs, le drame intérieur de ces femmes qui se font « remonter les peaux ». Derrière le masque « retapé », toute leur angoisse, la crainte de l'avenir, l'horreur du temps qui passe, subsistent.

Le couple qu'elle forme, à la fin du film, avec le grand Henry Fonda, est d'une vérité déchirante et persuasive : on comprend alors pourquoi certains acteurs ont droit à l'étiquette « monstres sacrés », et d'autres pas.

GERARD DELROY.

VERTUDIEU
VERTUDIEU
VERTUDIEU
VERTUDIEU
VERTUDIEU
L'HEPTAMERON

L'HEPTAMERON ou VERTUDIEU :

Une farandole de joyeux drilles et d'excellents comédiens : Michel Galabru, Catherine Rouvel, Paul Préboist, Darry Cowl, J.M. Proslier, Roger Carrel et Monique Tarbès...

Voilà de quoi faire se voiler la face aux ennemis jurés de l'érotisme à l'écran ! Ils étaient déjà scandalisés par le comportement de Françoise Brion, comédienne de classe s'il en est, dans « Les Bijoux de Famille »... Que diront-ils après avoir vu Galabru, Préboist, Darry Cowl, l'adorable Catherine Rouvel, Monique Tarbès prêter leur concours à Claude Pierson dans son « Heptameron « ? A Claude Pierson nous devons déjà une « Justine », d'après Sade, fort évocatrice. Mais ce film avait une qualité : moins que tout autre inspiré par lui, il trahissait le divin marquis. Au contraire. Pierson en restituait l'atmosphère, le fumet — et, surtout, nous rendait l'audace des dialogues de l'auteur des « Crimes d'Amour ». Jamais, pensons-nous, on n'avait entendu rien de tel au cinéma, et pourtant il s'agissait là de l'œuvre d'un grand classique. Car Sade l'est, n'en déplaise à ses détracteurs.

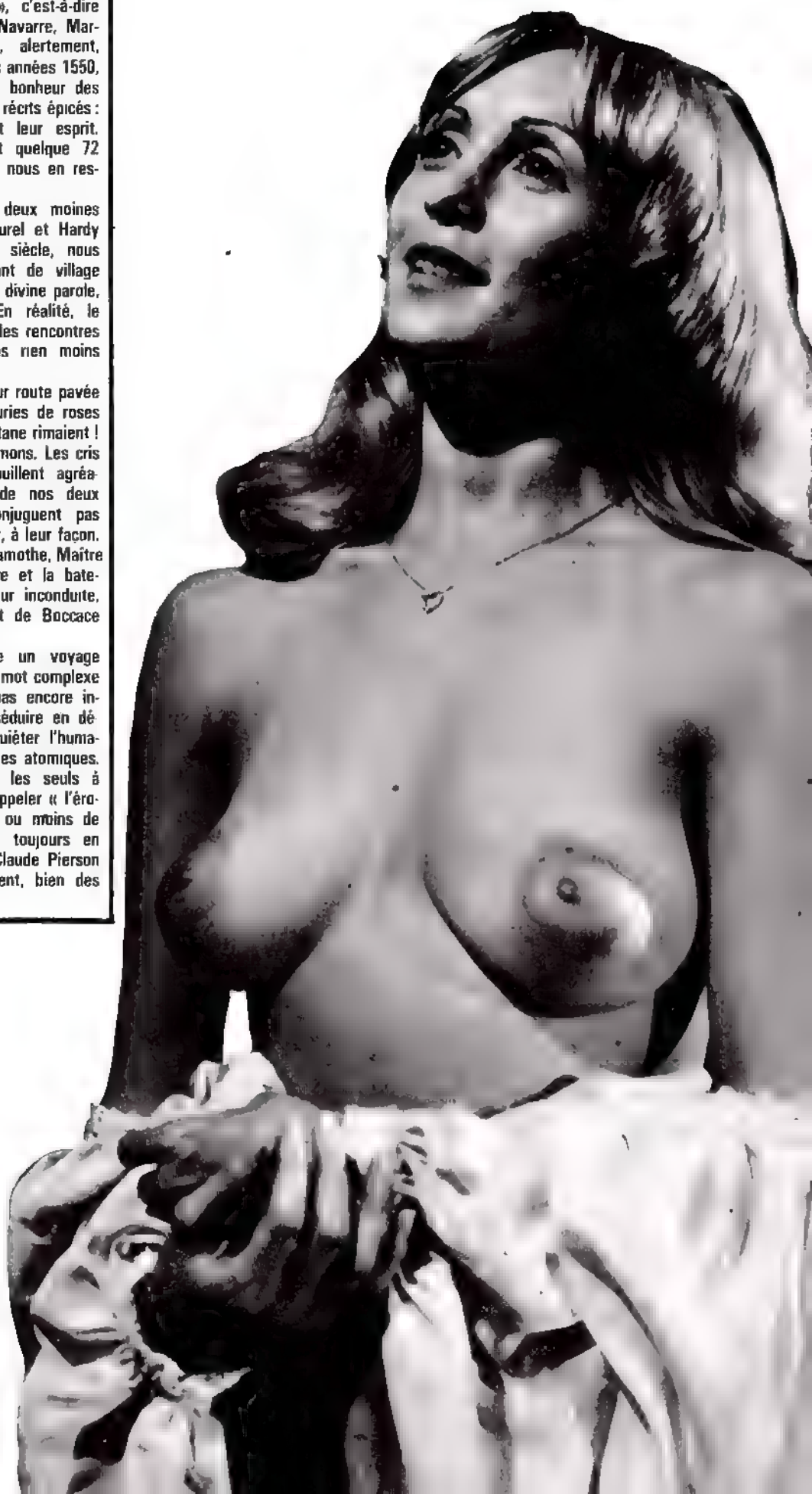
L'HEPTAMERON

Après « Justine », Claude Pierson s'est laissé inspirer par « l'Heptaméron », c'est-à-dire les Nouvelles de la Reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême. Celle-ci, alertement, a voulu imiter Boccace, dans les années 1550, et s'en est très bien tirée, au bonheur des sybarites et autres amateurs de récits épicés : les siens gardent leur sel et leur esprit. Marguerite de Navarre écrivit quelque 72 contes. Pierson, surtout, voulut nous en restituer le climat.

Dans son film, nous voyons deux moines d'aspect fort dévôts — un Laurel et Hardy en soutane égarés au XVIIe siècle, nous suggère le réalisateur, — allant de village en village. Leur but : prêcher la divine parole, les préceptes évangéliques. En réalité, le diable est à leurs trousses. Et les rencontres qu'ils font, bien souvent, sans rien moins que catholiques.

Les jolies filles abondent sur leur route pavée de bonnes intentions, mais fleuries de roses du vice. Comme si jupon et soutane rimaient ! Ils en oublient chapelets et sermons. Les cris amoureux des donzelles chatouillent agréablement leur oreille. Autour de nos deux moines, les compères ne conjuguent pas moins goulument le verbe aimer, à leur façon. Maître Lamothe et Maîtresse Lamothe, Maître Bornet, le boucher, l'apothicaire et la batelière en remontreraient, par leur inconduite, aux créatures de Brantôme et de Boccace réunies.

Claude Pierson nous propose un voyage savoureux dans un temps où le mot complexe grâce à Dieu ! — n'était pas encore inventé, et où Diable préférait séduire en dénouant les ceintures que d'inquiéter l'humanité en jonglant avec les bombes atomiques. Les Italiens, jusqu'ici, étaient les seuls à donner dans ce que l'on peut appeler « l'érotisme historique ». Avec plus ou moins de bonheur, c'est entendu ; mais toujours en stimulant notre belle humeur. Claude Pierson a la même verve avec, souvent, bien des qualités en plus.



EUROCINÉMA

JOSIANE, TANZILLI
RECORD
PUR
AMARCORD

Josiane Tanzilli — qui est française comme son nom ne l'indique pas — est une découverte de Fellini. Son apparition dans «Amarcord» est l'une de celles qui ne trompent pas: sa beauté est saisissante et a quelque chose de spirituel tout en étant animale. Son personnage de la Volpina, dans le chef-d'œuvre de Fellini, l'a imposée d'emblée, et jusqu'en Amérique, puisque «Amarcord» a obtenu un Oscar envié entre tous: celui du meilleur film étranger. Les revues de luxe ont aussitôt voulu se procurer des portraits de Josiane Volpina, car tel est son surnom désormais. Pendant des semaines, Via Veneto, ce ne fut qu'un cri, après sa révélation: «Avez-vous vu la Volpina? «Mais Josiane Taezilli veut devenir autre chose qu'une «pin-up sensazionale». Elle a la tête solide, et peut prouver sa justesse dans la note d'humour, ou le drame indifféremment. Déjà, cette Française si latine, aux voluptueux contours, est, à Rome, «Mademoiselle Taezilli». Son opinion sur Fellini: «Cet homme est un ange et un sorcier. Avec des moyens qui ne sont qu'à lui, qui tiennent du miracle, il fabrique le monde fellinien — qui ne ressemble à aucun autre dans l'histoire du cinéma. Je suis fière qu'il m'ait choisie pour «Amarcord». C'est pourquoi je voudrais que ma carrière s'épanouisse sous cette grande lumière, et qu'elle l'illumine longtemps.»

MICHEL LEMOINE POUSSE LOIN L'ART DES TORTURES DANS LES WEEK-ENDS MALÉFIQUES DU COMTE ZAROFF

SADISME ILLUSTRÉ A L'ITALIENNE

ZAROFF : un nom célèbre dans le fantastique. Il contient, à lui seul, une magie propre, provenant du classique du genre qu'est le film des années 30.
Aujourd'hui, ce sont « Les Week-Ends maléfiques du Comte Zaroff » que nous donne Michel Lemoine, réalisateur amoureux de l'étrange, de l'horreur, de l'érotisme. Ce réalisateur a le sens des atmosphères (il l'a notamment montré dans « Les Chiennes », d'après le roman de Jean Breton). Pour lui, la réalité a de multiples faces, et il a imaginé dans son nouveau film un descendant du fameux comte, en proie à des désirs incontrôlables et à une imagination délirante. La cruauté de ce personnage va loin ; mais il est aussi une victime d'un sort ensorcelant. Son ancêtre n'était-il pas célèbre par ses atroces chasses à l'homme ?

les week ends maléfiques du comte zarof

Boris Zaroff, fils d'un homme cruel, a hérité de son père une âme de damné. Dans son château d'Ile-de-France, il attire d'innocentes victimes qui, le jugeant sur sa belle mine, se laissent prendre aux pièges que Boris leur tend. Et ces pièges ne pardonnent pas.

De plus, la demeure contient une chambre des tortures et un « lit d'amour » dont l'on ne sort que sanglant, après avoir rendu le dernier soupir.

Des filles trop belles pour être épargnées — le Comte a bon goût ! — hantent le château, où Boris malgré ses vices, vit sous l'influence occulte d'une bien-aimée mystérieuse. Celle-ci pourrait peut-être sauver Boris Zaroff. Mais peut-être n'est-elle qu'un fantôme ?

Le film, écrit, réalisé et joué par Michel Lemoine, est également interprété par Nathalie Zeiger, Stéphane Laury, Joelle Cœur et Martine Azencot.

Marqué par le destin

— De son père, précise Michel Lemoine, Zarrof a hérité la hantise de voluptés sadiques qui, à la vue de toute femme, troublent sa pensée. Ce jour-là, sur la route de Versailles — il se rend en week-end dans sa propriété de Jouy-en-Josas, il rencontre une jeune fille qui fait de l'auto-stop, l'invite chez lui et, toute la soirée, il sera la proie de fantasmes. Il voit la belle créature nue, livrée à son désir, alors même qu'ils boivent, dans le salon, une coupe de champagne. Zaroff vit sur deux plans — celui des gestes qu'il accomplit et dans une sorte de rêve cruel, halluciné.

Le lendemain cependant, quand elle reprendra la route avec lui, l'invitée juge son hôte charmant, mais un peu froid : c'est qu'elle le connaît mal !... En fait, Boris Zaroff n'y tient plus. En traversant la forêt, il arrête sa voiture pour faire quelques pas et... Mais laissons parler Michel Lemoine, qui tient lui-même le rôle de Zaroff :

— Soudain, il se jette sur la jeune fille, la dénude, la poursuit en auto à travers champs — et l'écrase. Puis il dissimule le corps dans le coffre de sa voiture et rentre au château. Dans le parc, à l'aide d'une barque, il dépose le cadavre dans l'étang. Et c'est alors qu'une chose singulière, incroyable, se passe : un visage apparaît à la surface de l'eau, d'une merveilleuse beauté.

— En somme, comme la plupart des criminels, Boris Zaroff est un homme seul ?...

— Oui, en dehors de la présence de Karl, son chauffeur-majordome, il subit cette loi de solitude. Karl est le fils d'un cosaque, âme damnée de feu le Comte Zaroff. Karl s'attache à ranimer le sadisme de son maître, par une sorte de vœu satanique. Le lendemain, — poursuit l'acteur-réalisateur — Boris, se promenant avec son dogue allemand, rencontre un fantôme... ou une réalité des plus troublantes. Il s'agit d'Anne de Boisryvault, dont le visage est apparu sur l'étang, et le descendant des Zaroff se revoit avec elle, dansant aux accents d'une valse 1900, tandis qu'une tache rouge se dessine dans le dos de la danseuse. Poursuivie par Boris, la silhouette disparaît dans le cimetière, où, sur une tombe, on lit : « Anne de Boisryvault, 1888-1912. »

Dès ce moment, dans « Les Week-Ends maléfiques du Comte Zaroff », angoisse et suspenses croissent. Boris Zaroff nous le sentons, est parvenu à un carrefour du destin, où les fluides maléfiques qu'il contient et qu'il provoque autour de soi vont se déchaîner. Une autre visiteuse, Joelle, fera les frais de la force obscure contenue par Zaroff. C'est sa nouvelle secrétaire. Dès qu'elle a bu le breuvage qu'il lui a tendu, Joelle change de comportement. Dans sa chambre, elle se découvre, se caresse, tandis que le Comte l'observe à travers un miroir sans tain. Enfin, elle l'implore de le rejoindre. Il la rejoint, mais, irrésistiblement, ses mains se resserrent sur le cou de la jeune fille. Alors, le visage d'Anne s'interpose entre Zaroff et le crime qu'il va commettre. Pourtant, la secrétaire ne sera pas épargnée. Karl étant apparu suivi d'Ingmar, le molosse, Joelle prend peur, et le chien la poursuit jusqu'à ce qu'elle tombe dans le vide...

Le lit des tortures

Un peu plus tard, un couple en panne, Muriel et Francis, vient demander asile au Comte. Comme il se doit, celui-ci les reçoit avec une exquise politesse. Celle — que l'on connaît bien — des Dracula et autres Frankenstein, que savent si bien marquer un Bela Lugosi, un Christopher Lee, un Peter Cushing. Michel Lemoine reprend, pour son propre compte, cet accueil exquis... et redoutable.

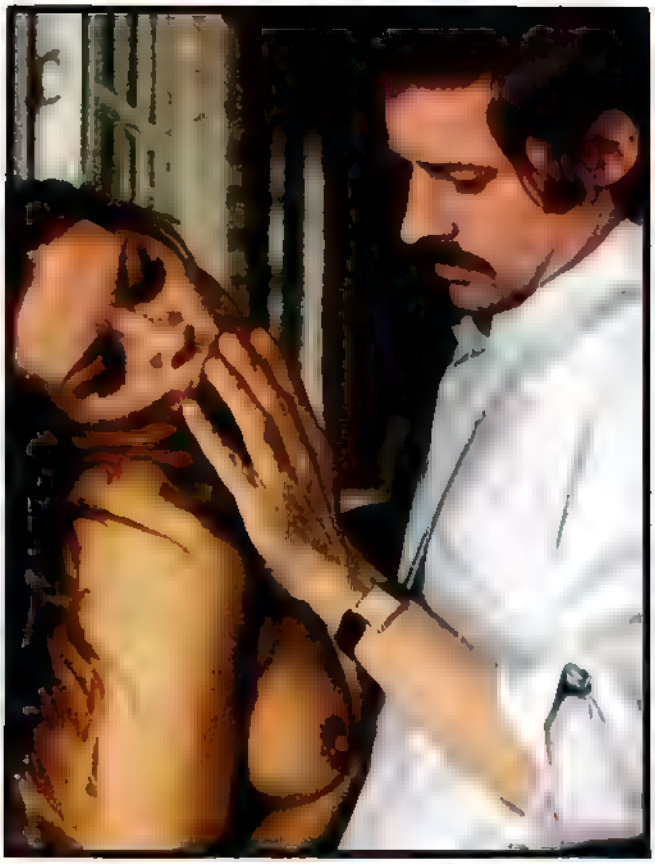
— Au cours du dîner, poursuit-il, Boris Zaroff évoque les drames terribles qui se sont déroulés au château. Francis, curieux, veut voir la chambre des tortures. Là, il se fait expliquer par moi — ou plutôt par Zaroff — les manœuvres du « lit d'amour », où l'on attache les couples adultères pour les clouer ensemble sur une pièce de bois hérissée de lames. Francis et Muriel auront l'imprudence de se laisser attacher ! Là-dessus, Karl met la machinerie en marche, et le couple, inéluctablement, est condamné à mort.

— Le nouveau Zaroff ne met donc plus de frein à ses méfaits ?

— Il en serait autrement, dit Michel Lemoine, s'il pouvait être sauvé par l'amour, par cette Anne disparue qui le hante. Mais Karl, son suppôt, a lui-même soufflé à Zaroff : « L'amour d'une morte ne peut rien contre l'obstination d'un vivant... » Et Boris fuit, hanté par les hurlements de ses deux dernières victimes. Mais il n'est pas au bout de sa course. A son bureau, il apprend que Mlle de Boisryvault l'attend... au château. Sautant sa voiture, il s'y précipite comme un fou. Est-ce Anne, qui consent enfin à être aimée de lui, ou sa hantise qui derechef le guette ? Or, en étreignant un corps, il s'aperçoit que ce n'est pas Anne, mais Jeanne, la servante, un peu simple d'esprit. Il la rejette, furieux de sa méprise. Tout à coup, on entend appeler du côté du cimetière. La voix prononce son nom. Il court vers la tombe d'Anne, soulève la pierre. Anne est là, allongée, en robe du soir, merveilleusement conservée. Boris Zaroff tend les mains...

— Pourra-t-il ressusciter la jeune fille et grâce à elle, aborder à une nouvelle vie ?

— Non ! Pour les êtres comme Zaroff, il n'existe pas de salut. Quand le Comte serre Anne contre lui, elle se transforme en squelette. Et c'est alors que, aussi rapide que l'éclair, Boris reçoit l'avertissement du sort qui l'attend.



LE JARDIN DES SUPPLICES

Dans une mystérieuse villa de la Côte d'Azur, un inconnu (Yan Brian) soumet Valérie Boisgel a ses plus délirantes fantaisies. Il exige qu'elle accomplisse tout ce qu'il lui demande, et la livre à une bande de jeunes voyous. Pourtant, entre ce monstre et sa victime, une entente idéale se fait. L'inconnu a beau mépriser l'amour et ne faire crédit qu'à ses obsessions, une passion plus forte est tout près de l'obliger, devant Valérie, à rendre les armes...

Mais le fera-t-il ? Le démon de l'érotisme ne sera-t-il pas plus fort que le besoin de pureté que l'être le plus perverti garde en lui ?

Telle est l'histoire troublante qu'Alain Nauroy nous conte dans son nouveau film...

La plus belle et la plus secrète des vedettes de l'érotisme, Valérie Boisgel, regrette qu'on ne croie pas assez, en elle, à la comédienne — et que l'on exalte surtout son « glamour », ou des côtés de sa personnalité qui ne sont pas les seuls. « Car, dit Valérie, j'ai une vie intérieure comme les autres. J'ai le sens de l'amitié, et de tout ce qui est propre dans la vie. Je ne passe pas mon temps à me déshabiller. J'aime voir les gens sains et lire les livres intelligents. Le sex-system est loin d'être mon idéal et, parfois, il m'oppresse tellement que j'ai envie de fuir, loin, à la campagne... planter des choux. Mais j'aime mon métier qui est celui, non d'une sexy-girl, mais d'une comédienne. Je l'ai prouvé au théâtre et même, je pense, dans les films érotiques que la vie m'a contrainte à tourner : du « Sexe nu » de Bénazéraf à « Sexuellement vôtre » de Pécas où, mon partenaire Yan Brian (un garçon bourré de talent) et moi-même, nous nous sommes efforcés de jouer, et non d'être seulement des objets sexuels... Aujourd'hui, Yan et moi nous fondons de grands espoirs sur le film que nous venons d'achever à Villefranche et sur les hauteurs de Nice : « Le Jardin des Sévices », ex-« La Villa ». Ce second titre est d'ailleurs provisoire aussi. C'est Alain Nauroy, ex-assistant de Korber, qui nous a dirigés. Et il s'agit d'une étrange et terrible histoire : celle de l'aliénation d'une femme par un homme qui, tout en étant irrésistible, a quelque chose de démoniaque... »

Valérie Boisgel, dont le corps charmant ondule dans une robe orientale, reprend avec conviction :

— J'attends beaucoup aussi du « Songe d'une Nuit d'Été » de Shakespeare, que Yan Brian et moi devons interpréter cet été au Château de Bonneval, dont Brian dirigera le festival. Là seront donnés aussi des ballets dont il règlera la chorégraphie. Yan, d'origine danoise, a travaillé avec Béjart (« Messe pour le temps présent »), Fabri, Barrault, a créé un show avec Martine Clémenceau au Danemark, et il chante. Il m'a mise en scène, au Sélénite, dans « La Prostituée Divine », où précisément j'exprime le tourment d'une fille prise, pieds et poings liés, dans le système du sexe au cinéma.

On sent combien « Le Jardin des Sévices » a impressionné Valérie, qui met une sorte d'ardeur contenue à nous raconter le film :

— C'est l'histoire d'une femme, Hélène Knutter, qui part pour la Côte afin d'y rejoindre son amant, Raoul. La voilà devant la villa où elle espère le trouver ; mais un inconnu un homme étrange, très impressionnant, lui ouvre. Frank, c'est son nom, a un regard recelant on ne sait quels projets. Il prétend qu'il va prévenir Raoul, et revient en disant à Hélène que son ami fait l'amour avec une fille. Vite, je me rends compte que Frank prend plaisir à la situation, et, bouleversée par la tromperie de celui que j'aimais, je me jette dans la piscine. Là, Frank me rejoint et nous faisons l'amour.

— *En somme, ce Frank pratique, en maître, la cruauté mentale ?*

— Il ne cesse avec Hélène de jouer au jeu du chat avec la souris, répond Valérie Boisgel. Il a une morgue insolente. Et il ment... car en fait Raoul n'est pas à la villa. Frank a pris sa place pour m'abuser, faire de moi sa victime. Bientôt la visiteuse sera entièrement soumise à son hôte, dont elle ignore tout, sinon son goût de la réduire au plus absolu des esclavages. Frank réalise ainsi l'ambition de ces mâles qui sont la haine, la hantise des femmes qui rêvent d'être libérées de la phallocratie. Elle doit céder au moindre de ces désirs. Mais il est évident que la jeune femme y prend goût. Sade, dans ses plus curieux récits, a fort bien marqué comment, d'une souffrance, peuvent naître des délices. Et pourtant Hélène voudrait écarter ce joug...

quatre jours de délices et de supplice pour Valérie...

Valérie Boisgel continue, écartant les mèches blondes qui balaient son visage où s'harmonisent grâce, finesse et une énergie très volontaire :

— Hélène acceptera de faire, pendant quatre jours, tout ce que Frank lui demande. Un contrat qui peut la conduire loin. Et cela, sans la moindre tendresse en échange : son partenaire reste dur, inhumain. Est-il un malade, un obsédé intégral ? Un jour, alors que nous nous promenons, je tombe dans un trou, et là, des voyous m'attaquent, me jettent des pelletées de terre, me violent. Ils s'installeront à la villa où, avec des filles, ne mettront pas de frein à leurs instincts et à leurs propos et gestes pleins d'obscénité. Quant à moi, je suis tout à fait désorientée, une esclave. Frank en vient à me raser le crâne et le sexe : il y a dans ces séquences quelque chose d'assez fabuleux. Tout cela a profondément retenti en moi, et, en dehors des passages où — lorsque la sexualité est trop représentative — je suis doublée, j'ai vraiment connu quatre jours de supplice. Mais je pense que le rôle d'Hélène est intéressant : il démontre comment un esprit libre, soumis à des influences perverses, peut être déboussolé. Et pourtant, tout comme Hélène, Frank désire peut-être trouver la pureté au fond du vice, l'amour à travers la dépravation. Quand je n'en peux vraiment plus, je fuis la villa en voiture. Mais une rose que j'ai laissée fait que Frank me poursuit avec sa propre auto et me rattrape dans la montagne.

« Le Jardin des Sévices », en contrepoint du drame qui se joue entre Hélène et Frank, contient des scènes d'une violente crudité ; elles font partie, à la fois, de l'action et du climat où le scénario de Frank Barthe se déroule.

— Mais, encore une fois, nous a dit Valérie Boisgel, j'espère que c'est mon interprétation qui sera — plus que le régime sexuel auquel je suis soumise — appréciée du public. Ceux qui me connaissent bien et me voient dans certaines séquences provocantes me disent : « Ce n'est pas la véritable Valérie ». D'ailleurs, nombre de spectateurs ne s'y trompent pas : on m'écrit des lettres d'une grande gentillesse. J'ai même eu une proposition en mariage d'un divorcé de Lille, père de quatre enfants, solidement établi dans la vie. Il avait sans doute vu, à travers mes rôles, la vraie Valérie Boisgel. Je n'aimerais pas, par mes personnages, faire croire que la vie n'est que sexualité. Disons que le monde est malade, parce qu'il manque de l'essentiel. Cet essentiel est la compréhension humaine, l'amitié, la communication. Tout ce qui est contraire, évidemment, au drame érotique vécu par Hélène dans « Le Jardin des Sévices ».

— *Et pourtant, vous êtes heureuse d'avoir tourné ce film avec Nauroy...*

— Evidemment. Nauroy est un garçon charmant et intelligent. Et je crois que son film — où Yan Brian et moi étions pénétrés par nos personnages — a d'excellents passages. Le couple que nous formons, même dans un contexte délirant, est chargé de fluides.

— *Gardez-vous votre confiance dans l'existence ?*

— Malgré tout, oui. Les périodes où je doute de tout, où je souffre d'être intégrée à un cinéma par trop démonstratif, sont balayées par le fait que je me sens capable de jouer autre chose, que je l'ai prouvé. Je voudrais rencontrer un metteur en scène valable qui me comprenne et qui me permette de montrer ma vraie personnalité. J'espère, chaque matin, que cette proposition me sera faite dans la journée !

L'Impossible et merveilleuse Barbra dans :

MA FEMME EST DINGUE

« Là, c'est bien moi, reconnaît Barbra Streisand. A moins que ce ne soit la fille de Harpo Marx ! »

— C'est maintenant un fait acquis, disait Elliott Gould, son ex-mari et père de leur fils Jason. Barbra est tout aussi efficace dans la comédie crazy et la comédie américaine que dans le drame et le musical. Étonnez-vous, après cela, qu'elle fasse des jaloux ! Si l'on en croit les mauvaises langues, Hollywood ne serait pas tendre pour celle qui, de petite chanteuse de night-clubs sortie du populo (on la surnomma la Piaf d'Amérique), est devenue l'une des vedettes cousue d'or, d'importance internationale, auxquelles les producteurs prêtent ce pouvoir magique : remplir les caisses. Barbra Streisand sait bien cela. Elle a conscience de sa valeur et il se peut que son humeur, devant les gêneurs, ne soit pas toujours à l'eau de rose. Elle le dit sans ambage :

— Le monde du cinéma est plein d'incroyables personnages qui, sous le prétexte que vous êtes connue (ils disent « une idole ») vous empoisonnent de leur assiduité, leurs coups de fils et, quand ils le peuvent, de leur présence. Si vous les écoutiez, vous lâcheriez les gens que vous aimez vraiment pour entendre leurs sornettes. Moi, je suis implacable avec ceux-là. Je les flanque à la porte. Alors, ils m'en veulent et disent beaucoup de mal de moi. Quelle importance ? Ceux que j'aime savent bien qui est la véritable Barbra. Mais, je le répète, je crois inutile de jouer les sucrées avec des idiots. Je juge ça une espèce de déchéance.

Barbra Streisand ajoute :

— Seulement, il ne faut rien exagérer. Quand on prétend que j'ai été en mauvais termes, sur les plateaux, avec Ryan O' Nell ou Robert Redford, ou que Doris Day casse du sucre sur mon dos, ce sont des inventions de journalistes en délire. Doris Day est une grande dame du spectacle : nous sommes de celles qui ne peuvent sous-estimer leurs mutuels efforts. Quant à mes partenaires masculins, qu'il s'agisse d'Omar Shariff et de ceux que j'ai cités, je crois que professionnellement nous sommes toujours restés dans les limites d'une heureuse collaboration. Avec un partenaire, ça « colle » ou ça ne colle pas. Et je crois qu'avec les miens, le public a toujours pu penser que « ça collait ». Alors qu'exigent de plus les impénitents fabricants de « romances » ? Ceux-là, si une actrice n'est pas folle d'amour pour celui qu'elle aime dans le film, disent : « ça n'a pas marché ». C'est stupide ! »

En tout cas, il semble bien qu'entre Michael Sarrazin, le Pierre de « Ma Femme est dingue », et Barbra, l'Henriette du film de Peter Yates, tout ait tourné parfaitement rond. Il est vrai, d'une part, que Michael est fort occupé par Jacqueline Bisset et que, d'autre part, Barbra, pour le moment, semble fort éprise de son coiffeur attitré.

Rêve ou réalité ?
Barbra Streisand et Michael Sarrazin
dans la glace aux dollars .

ma femme est dingue

Dans « Ma Femme est dingue », de Peter Yates, Michael Sarrazin et Barbra Streisand forment un couple qui, pour se débrouiller, doit apprendre à savoir nager.

Un couple en mal de gros sous

Henriette et Pierre : un couple modeste, qui fait des rêves en or. Chauffeur de taxi, en étudiant l'architecture la nuit, Pierre imagine les formidables réalisations qu'il signera un jour. Or, voilà que se présente un moyen de grossir son très chétif compte en banque. Son ami Nick lui donne ce tuyau : les boyaux de porc, prétend-il, vont atteindre bientôt des prix exorbitants, et il est plus qu'avisé d'investir sur leur hausse obligatoire. Pierre va donc trouver son frère Fred, qui est fortuné, lui, pour lui empruter 3 000 dollars. Las ! La femme de Fred refuse. Alors, Henriette, pour aider son mari, va elle-même solliciter un oncle très riche. En vain aussi. C'est alors qu'un certain Bernie la présente à Madame Chérie, une dame très gentille qui s'occupe des jeunes ménagères désœuvrées. Il s'agit, évidemment, de ne pas jouer les bégueules. Mais vous l'avez deviné : Henriette, incapable de manger de ce pain-là et raffolant de son Pierre, échoue lamentablement. La jeune femme, là-dessus, essaye une autre occupation qui peut lui rapporter beaucoup d'argent, croit-elle. Son nouvel employeur, à Manhattan, est un voleur de bestiaux. Il paraît que ça existe. Comme dans l'Ouest d'antan. Mais un accident libère les animaux dans la ville tumultueuse, et c'est un nouveau fiasco pour la pauvre Henriette.
— Rassurez-vous ! affirme Peter Yates. Tout finira bien pour le jeune couple... même s'ils cherchent toujours à mettre du beurre sur leurs épinards.
Peter Yates (qui signa le mémorable « Bullitt » avec Steve McQueen et Jacqueline Bisset et « John et Mary ») prouve ici, tout britannique qu'il soit, un sens tumultueux du comique et d'un cocasse qui rebondit à chaque séquence, en quatrième vitesse. Il est vrai que Yates fut coureur automobile et manager de coureurs. Pendant deux ans, il organisa des courses sur le Continent et courut également pour des coupes de clubs très connus. Son principe : ne pas lambiner en route. Et ça, c'est aussi efficace à l'écran que la personnalité multiple de Barbra Streisand.

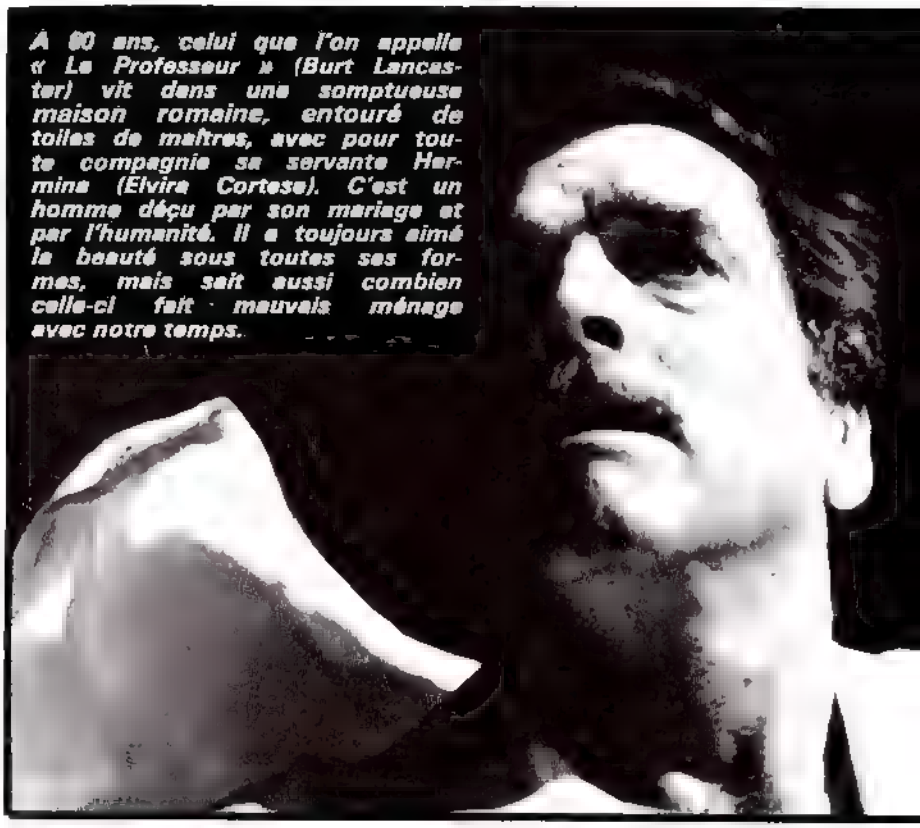
Barbra chez un voleur de bestiaux... de Manhattan !

Pour Henriette-Barbra et pour Sarrazin-Pierre, en mal de gros sous, les choses se compliquent... dans le crazy délirant.

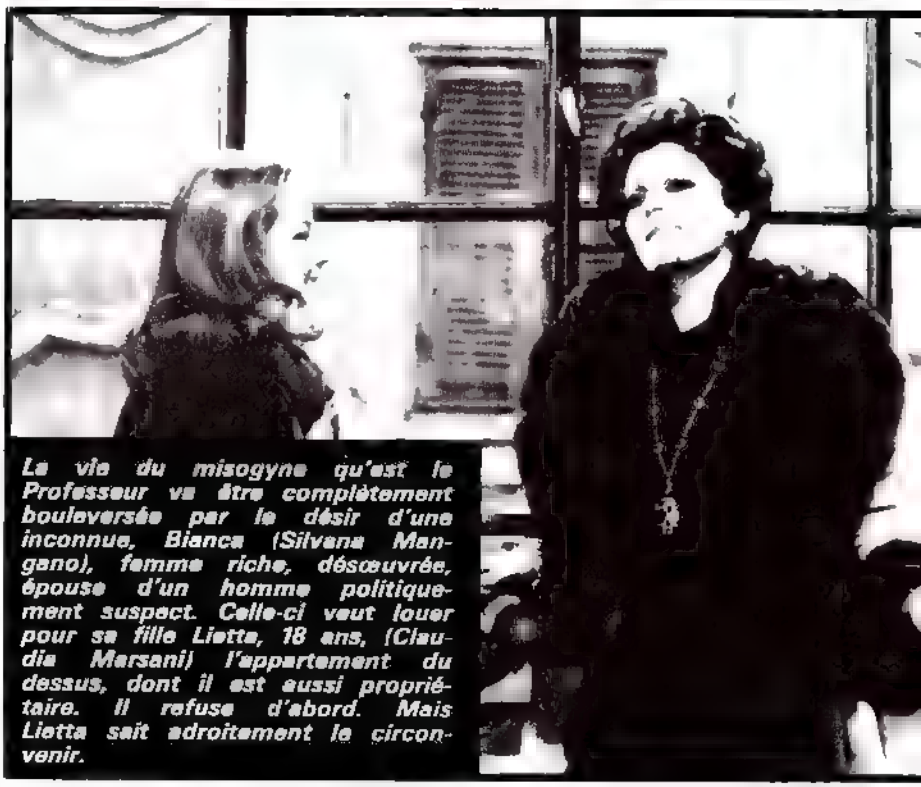
VIOLENCE ET PASSION

Sous les traits de Burt Lancaster, un grand créateur trace son propre portrait...

Chaque film de Visconti est un événement. Non seulement sur le plan cinéma — mais au niveau humain, comme dans le domaine de la société et des mœurs. Visconti est l'un de ces rares créateurs qui, comme Fellini et quelques écrivains ou savants internationaux, ont l'écoute du monde. Mais Visconti est-il l'homme des messages intimes ou sociaux ? Non. Il s'en défend. Il dit ce qu'il croit juste sur la société et les êtres, et il le montre. S'il existe une optique politique Visconti, c'est avant tout l'artiste que l'on retient à travers ses « Damnés » comme dans « Senso », à travers « Le Guépard » comme dans « Rocco ». On a dit et c'est vrai que « Violence et Passion » (préalablement intitulé « Conversation Pièce ») est une méditation sur la vieillesse, — et qu'il s'agit là en quelque sorte d'un testament moral du metteur en scène. Évidemment, dans le Professeur campé par Burt Lancaster, les amis de Visconti peuvent retrouver une part du cinéaste. Frappé par la maladie alors qu'il réalisait son film, Visconti y a glissé comme un mélancolique, un désespéré reflet. Mais un grand créateur n'est jamais un seul personnage, fût-il l'un de ses plus réussi. C'est une scène humaine, — et l'histoire d'un homme qui n'a pas suffisamment su s'ouvrir à la surprise, à la générosité spontanée, — que nous propose « Violence et Passion ». Or, Visconti est l'homme des plus belles imprudences : son œuvre, sa vie le prouvent. Mais que l'on retrouve dans son dernier film quelque chose de lui, qui n'y applaudirait ? Ici (comme dans « Le Guépard ») Burt Lancaster est magistral, et Silvana Mangano rivalise avec lui, dans la note haute. Les autres jouent, bien, autour de ces deux astres.



A 60 ans, celui que l'on appelle « Le Professeur » (Burt Lancaster) vit dans une somptueuse maison romaine, entouré de toiles de maîtres, avec pour toute compagnie sa servante Hermine (Elvira Cortese). C'est un homme déçu par son mariage et par l'humanité. Il a toujours aimé la beauté sous toutes ses formes, mais sait aussi combien celle-ci fait mauvais ménage avec notre temps.



La vie du misogyne qu'est le Professeur va être complètement bouleversée par le désir d'une inconnue, Bianca (Silvana Mangano), femme riche, désœuvrée, épouse d'un homme politiquement suspect. Celle-ci veut louer pour sa fille Lietta, 18 ans, (Claudia Marsani) l'appartement du dessus, dont il est aussi propriétaire. Il refuse d'abord. Mais Lietta sait adroitement le circonvenir.

Bianca a pour amant Konrad (Helmut Berger), un étrange garçon, à la fois gigolo et d'idées révolutionnaires. Mai 68 et ses séquelles l'ont beaucoup impressionné, et il est ouvert à une sorte de marxisme très évolué. Lietta et son fiancé Stefano (Stefano Patrizi) servent d'ailleurs de paravent à Bianca pour voir librement Konrad. Mais peut-elle en faire son esclave ?

Les jours paisibles du Professeur sont fort troublés par le sans-gêne de ses locataires, leurs allées et venues. Ils sont tout ce que cet homme amoureux d'harmonie, mis devant l'abîme de la vieillesse, déteste. Et pourtant, il est aussi séduit par eux, et se rend compte que Konrad, sous sa brutale impolitesse, est un être cultivé, peut-être sensible et qui sait, récupérable ?

Un jour, les jeunes gens envahissent la cuisine d'Hermina, plus compréhensive que le Professeur. Ce dernier, malgré lui, est comme fasciné par leur comportement, leurs rapports, leurs mots de passe. La façon de sentir de Lietta, de Stefano et surtout de Konrad, lui est un perpétuel sujet de stupeur. Déjà, à les voir agir si librement, il se demande s'il ne s'est pas laissé scléroser.

VIOLENCE ET PASSION

Un document choc sur la sexualité contemporaine :

LE SEXE A TROIS FACES,

par Pierre GUENIN

Créateur de publications révolutionnaires pour l'époque (1968) elles le sont d'ailleurs restées — Pierre Guénin, journaliste et écrivain, a reçu un très volumineux courrier de ses lecteurs environ 2 000 lettres par mois. Il en publie aujourd'hui un recueil sous le titre « Le Sexe à trois Faces », et l'ensemble donne un témoignage des plus pittoresque amusant et surtout très révélateur, sur la sexualité de nos contemporains. En effet Pierre Guénin nous livre là les confidences les plus intimes d'hétérosexuels, bi sexuels, homosexuels, ainsi que des articles et interviews, version intégrale, concernant la psychologie de l'homme en amour et en sexualité Bien sûr, plus rien ne devrait nous étonner du monde des passions, croit on Erreur « Le Sexe à trois faces » nous l'apprend Le livre nous conduit de surprises en stupéfaction Pierre Guénin a le don d'obtenir les aveux les plus sidérants, les plus « scandaleux » aussi. Il s'agit là d'un sondage de la masculinité, vue sous tous ses angles, même insolites Nous voyons des hétérosexuels face aux femmes, mais souvent misogynes, des mâles atteints de narcissisme, d'obsession de la virilité, nous allons de l'impuissance au fétichisme et sado masochisme. Les bi-sexuels racontent leurs désirs refoulés, leurs mariages fiascos. leurs manies et envies secretes Les homosexuels, voués aux amours clandestines, tuant ou sublimant leur propre « moi », crient leur solitude, leur besoin d'être socialement reconnus comme tels Quant aux « Hustlers », ou hommes de joie, eux aussi nous réservent des surprises sait-on que le prostitué mâle là tout faire, abonde aux U S A ? Les « hommes à femmes », bien entendu, ont aussi la part belle dans « Le Sexe à trois Faces ». Leur propos à l'emporte pièce fera réagir le M L F Mais que déduisons nous de ces aveux émouvants, provocants, mais toujours sinceres, et pour cause, puisqu ils sont spontanés ? Que si la sexualité est devenue une obsession moderne, c'est parce qu'à la base les problèmes, les frustrations, les névroses qu'elle suscite n'ont jamais été envisagés socialement On a créé des institutions sclérosantes, mal faites pour l'être humain authentique, et les sociologues, les psychanalystes et les philosophes de l'évolution sont venus quand le mal était déjà fait. Freud, Reich, D H Lawrence, Henry Miller et Jung, au départ, ont eu du mal à se faire entendre Même aujourd'hui, nombre d'interdits sociaux les combattent Pierre Guénin, en nous livrant à vif la libido de ses lecteurs, nous montre quel travail reste à faire et, comme eux, voir aussi son éclairante préface — fait œuvre utile

Gérard Delroy

Le Sexe à trois Faces, illustré, Éditions SAN, 35, rue de Clignancourt, 75018 Paris - Envoi contre 33 F.

Ce soir-là, le Professeur voit sa tolérance mise à rude épreuve : il découvre, chez lui, Lietta, Stefano et Konrad se livrant à une orgie à trois. Lietta, qu'il croit innocente et moins immorale qu'elle ne paraît, lui explique qu'elle a toujours dû se débrouiller pour garder sa personnalité. D'autre part, dit-elle, ses meilleurs amis ont toujours été les amants de sa mère.

Konrad, recherché par les policiers, a fui. Le Professeur pense, malgré tout, qu'il méritait une aide morale et matérielle, qu'il est incompris et se dit qu'après tout, pour être moins seul, il aurait pu adopter le singulier marginal. Bianca, d'autre part, révèle au solitaire que son mari exige qu'elle ne revoie plus Konrad, pour des raisons politiques. Konrad l'homme à abattre !

Le Professeur a peut-être rêvé de trouver, sous l'espèce de ses locataires, une nouvelle famille. Vaine illusion. Konrad est revenu ; mais c'est pour reprocher à leur hôte de n'avoir pas su le comprendre et l'aider à changer de vie. Ce repas n'est qu'une façade. Trop tard, le Professeur a appris qu'il a été heureux et s'est senti revivre en leur compagnie. C'est la fin de ses espoirs.

Un dernier coup du sort attend Le Professeur. Un soir, une terrible odeur parvient du dessus. On craint l'explosion. Et il trouvera Konrad étendu à terre, mort. S'est-il suicidé pour punir le Professeur de n'avoir pas cru en lui ? Ou victime d'un attentat politique ? Un cri échappe à l'amateur d'art. Sentant le néant venir à lui, il s'interroge sur la mystérieuse personnalité de Konrad.

CANNES, C'EST AUSSI LE FESTIVAL DES FILMS ÉROTIQUES LES PLUS OSÉS...
INCROYABLEMENT AUDACIEUX, LE FESTIVAL DE LA RUE D'ANTIBES...
LE CARREFOUR DES PRODUCTIONS SUPER-SEX DU MONDE ENTIER...
LES « SEX-BOMB » ÉCLATENT A DEUX PAS DE LA CROISETTE...
A CANNES, C'EST AUSSI, ÉROTISME NON STOP !

Le Petit livre rouge de F

CANNES
LE FESTIVAL ÉROTIQUE
(De la rue d'Antibes)

BON OFFRE SPÉCIAL 35 F Franco reservé à nos lecteurs

à retourner à la Sté des Éditions du Sénart
13, Av. de la République 91000 ÉVRY - C.C.P. 8218 61 R.C. Corbeil 278247
Je désire recevoir : LE PETIT LIVRE ROUGES

NOM : PRÉNOM :
N° RUE VILLE
N° CODE POSTAL écrire en lettres majuscules.

aucun envoi contre remboursement.

LÈVRES DE SANG

de Jean Rollin

LA TERRIBLE PASSION D'UN FRÈRE ET D'UNE SOEUR VAMPIRES.

ERNST FRIEDMAN, qui est un spécialiste en vampirologie et un sociologue averti, a tenté, en Allemagne, de définir ce qu'est, chez certains, « le goût du vampire ».

Au cours de ses conférences, il a déclaré en substance :

— On croit trop volontiers que les amateurs de vampires, ceux qui se délectent de leurs histoires et des films qui les mettent en scène, sont des refoulés, cachant le besoin qu'ils ont de boire le sang humain. Cela fait frémir, mais c'est faux, heureusement. Disons que le vampire représente un absolu. C'est un personnage maudit, qui fascine, comme tous les monstres. Pourquoi ? Parce qu'en face de la société, toujours plus forte que lui, le vampire est une sorte de Poète. Il poursuit sa quête d'un idéal insensé : se repaître du sang de ses semblables. Il est la victime de sa soif — qu'il ne pourra jamais satisfaire. On frémit, à suivre à l'écran comme dans les livres ses méfaits, et on le plaint ! Le vampire est un idéaliste, voué à la perdition.

Il a les vampires dans la peau

Tout ce que dit ci-dessus Ernst Friedman est vérifiable dans le film de Paul Morrissey : « Du sang pour Dracula », où Udo Kier, le jeune acteur allemand, renouvèle l'idée que l'on se faisait du Comte à cape noire et rouge. Il en fait — avec une originalité et un humour sous-jacent tout à fait remarquables — un incompris idéaliste, en effet, que l'ironie de la vie empêche de s'assouvir. Il porte sur son visage sans cesse endolori par la privation du sang l'étiquette : « Pauvre Dracula ».

En France, peu de réalisateurs ont, si l'on peut dire, « les vampires dans la peau », depuis le classique feuilleton de Feuillade. Pourtant, Jean Rollin reprend depuis quelques années la tradition. Joue-t-il à se faire peur, à nous faire peur ? Ou tout simplement voit-il dans le vampire un Chevalier de Triste Figure, entouré d'un nombre de poésie, malgré ses sanglants méfaits ? Il s'agit plutôt de cela.

« Lèvres de Sang » nous plonge dans un domaine un peu irréel, dans une réalité où tout est possible. Ainsi le héros du film, interprété par Jean-Lou Philippe, retrouve un jour, dans une image, un paysage et des ruines, qu'il est persuadé avoir connus réellement alors qu'il était enfant.

— Il est sûr, nous a dit Jean-Lou Philippe, qu'il a parcouru ces ruines, lors de sa dixième année, avec une jeune fille d'une surprenante beauté. Et, dès cet instant, il se jure de revoir ces lieux étranges et de retrouver cette créature, qui tient de l'apparition. Mais, s'il se doute que les lieux sont situés sur la sauvage côte normande, il se heurte à toutes sortes de difficultés. On — mais qui ? — veut à coup sûr l'empêcher de se rendre dans le mystérieux château.

— Comment réagit le jeune homme ?

— Se sentant le jouet d'une force contraire, il en vient à voir partout la belle inconnue, et croit perdre la raison. Sa mère, constatant son déplorable état mental, consent à le faire enfermer dans un asile psychiatrique. Mais il s'évadera et, grâce à un vendeur de cartes postales, saura où les ruines sont situées. Bien entendu, il y court, les visite en tous sens et, ô miracle, en découvre l'habitante, qui vit là, dans un cachot. Est-ce possible ? Il décide de la libérer, mais les gens du pays, au courant de l'aventure, ne l'entendent pas ainsi. La mère du jeune homme, survenant, lui révèle alors, à regret, que l'inconnue n'est autre que sa sœur. Cela n'empêche pas notre rêveur d'être fasciné par elle.

Mais on l'a devinée : la jeune personne n'est pas là pour rien. Elle cache une tare terrible : en fait, elle subit la solitude du vampire ; car, bel et bien, la délicieuse créature a besoin de sang. Les villageois exigent sa destruction. On imagine alors la douleur du frère, qui ne voit qu'une solution : feindre de tuer sa sœur. Or, pour qu'un vampire cesse d'exister, il est nécessaire non seulement d'enfoncer un pieu dans son cœur, mais de sectionner sa tête. Le frère s'y résout et, pour calmer la populace, exhibe devant elle une tête postiche.

Sa beauté n'épargne pas l'habitante des ruines (Annie Brilland). Frappée de malédiction, elle doit cependant payer...

« Lèvres de Sang », avec Annie Brilland, fait une grande part à la poésie, dans un climat d'étrangeté et de fatalité.

LEVRES DE SANG

Annie Brilland, vampiresse traquée...

L'inceste et le sang

— Si le héros du film a épargné sa sœur, commente Jean-Lou Philippe, ce n'est pas uniquement en raison de leur parenté. Un lien incestueux s'est établi entre eux. La fille-vampire a su l'ensorceler. A ses yeux, elle a le charme de ces êtres que l'on voudrait sauver du malheur où le sort les a jetés. Mais peut-on aimer un vampire ? C'est leur supposer des sentiments humains qu'ils n'ont pas : c'est, si vous voulez, aimer une panthère, un animal sauvage qui fera patte de velours, et, soudain, vous arrache l'épaule ou le visage d'un coup de patte. On ne fait pas ami-ami, impunément, avec un vampire ! L'imprudent de « Lèvres de Sang » l'apprend à ses dépens. Au cours de leurs caresses, sa sœur l'a mordu. Et, désormais leur sort est lié.

Toute histoire de vampire rejoint cette fatalité : les protagonistes s'y contaminent, selon la loi de sang. Le frère et la sœur subissent la même malédiction. L'un et l'autre seront contraints, le jour venant, de regagner leur cercueil. Jean Rollin a cependant renouvelé les données de la vampirologie à l'écran en imaginant, entre les deux principaux protagonistes, une passion qui en fait un peu les Tristan et Yseult de la vampirologie. Le film, très audacieux, allant très loin dans l'érotisme, ne triche pas en ce qui concerne son ambiance fantastique. Nous sommes dans une autre dimension. Toutefois, Rollin n'aime pas les trucages. Son fantastique reste rattaché à l'humain, à une sorte de symbolisme ardent.

« Lèvres de Sang » donne l'occasion à Jean-Lou Philippe, jusqu'ici surtout connu au théâtre, d'une création intéressante et peu commune à l'écran. Auteur dramatique, il a signé des pièces d'avant garde, données avec succès soit au « Lucernaire », soit au festival d'Avignon : « Les Ils », « Nus et Bleu », qu'il a lui-même jouées. Il est également l'auteur d'une « fable fantastique » : « Marylin », et a achevé d'une « science-fiction » d'avant-garde : « Voyage en Incertain ». Jean Rollin a misé sur les qualités très particulières de son interprète, son physique à la fois original et romantique. Annie Brilland est sa sœur vampire — irrésistible et maléfique. On rencontre aussi, dans l'ambiance étrange et sauvage de « Lèvres de Sang », Natalie Perrey, Catherine et Marie-Pierre Castel, Willy Braque et Paul Bisciglia, tous acteurs rompus aux charmes de l'insolite.

Transformées en vampiresses, Catherine et Marie-Pierre Castel : elles subissent les affres de leur redoutable état...

Dans « Du sang pour Dracula » — alors qu'il ne peut s'assouvir parce qu'il ne trouve pas de sang vierge, — Udo Kier sait, avec humour et ironie, camper un personnage de vampire pathétique...

SPÉCIAL N° 7

FRANCE 12 F. BELGIQUE 120 F.B. CANADA 1.50 $

EURO CINEMA

LES SECRETS DE L'AMOUR DÉCHAÎNÉ AU CINEMA